

**UNE RÉDEMPTION  
DE CAPTIFS MUSULMANS EN ESPAGNE  
AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE**

*(D'après la relation manuscrite d'un envoyé  
de S. M. le Sultan du Maroc).*

Le traité du 25 mai 1767 que le roi d'Espagne Charles III conclut avec Sidi Mohammed ben Abdallah, empereur du Maroc, est, au témoignage d'un historien espagnol<sup>1</sup>, d'une importance particulière, non seulement par les clauses qu'il contient, mais encore par ce fait qu'il est le premier accord diplomatique de ce genre conclu entre les deux puissances.

Les négociations commencèrent vers la fin de 1765 sur l'initiative de l'Espagne. Un franciscain espagnol, le Père Girón, après avoir habilement préparé le terrain auprès des ministres du Sultan, obtint de celui-ci une audience, le 2 février 1766, et lui proposa, de la part de Sa Majesté Catholique, un traité de paix et de commerce. Les avantages économiques et financiers qui devaient résulter de cet accord et que le moine diplomate sut faire miroiter aux yeux du souverain musulman, séduisirent ce descendant du Prophète\*. Agréant une suggestion du Père Girón, il décida d'envoyer à son tour un ambassadeur prendre un premier contact avec les ministres de Charles III et procéder à l'échange des sujets des deux nations retenus de part et d'autre en esclavage.

Pour remplir cette mission délicate le Sultan jeta les yeux sur

1. Jerónimo Bequer, *Historia de Murrucioi*. Madrid, 1917.

2. Il est admis que la dynastie actuellement régnante au Maroc descend d'Bhasaa, petit-fils de Mahomet.

le secrétaire de ses augustes commandements, le fqih Si Ahmed ben El Mehdi El Ghezzal. Ni l'historien espagnol que nous avons déjà cité, ni l'annaliste marocain Ahmed ben Khaled Esslaoui qui consacre quelques lignes à cet événement diplomatique<sup>1</sup>, ne nous ont décrit la personne physique de l'ambassadeur. Mais, dans ce pays du Maghrib, choses et gens conservent un type tellement immuable que nous pouvons aisément nous représenter El Ghezzal sous les espèces de l'un de ces secrétaires du Makbzen qui, un chapelet à la main, le feutre à prières (*Qebda*) en forme de portefeuille sous le bras, leurs adipeuses personnes enveloppées dans des vêtements d'une éclatante blancheur, vont par les rues de la ville, écartant sur leur passage d'un regard lourd de mépris leurs faméliques coreligionnaires du menu peuple. De quoi ceux-ci se vengent en murmurant : « *Elli techoujou beUebâa ut tesbih ahsebou dâlem sehîb!* » (celui que tu vois avec le chapelet et le feutre à prières tiens-le pour un coquin avéré!). Quant au moral, les réflexions qu'El Ghezzal a consignées dans la relation de son voyage (n<sup>o</sup> 7/j/ii)<sup>2</sup> dont nous reproduisons quelques extraits dans les pages suivantes, le feront suffisamment connaître au lecteur pour nous dispenser d'en donner notre appréciation personnelle. Cette relation fut écrite sur l'ordre de Sidi Mohammed qui avait recommandé à son envoyé de bien ouvrir les yeux et de lui faire un récit fidèle de tout ce qu'il aurait vu. El Ghezzal décrit donc avec complaisance et une grande abondance de détail les anciennes villes maures qu'il a parcourues et les résidences royales qu'il lui a été donné de visiter. Mais nous avons négligé volontairement cette partie de la relation pour nous en tenir aux extraits qui donnent les impressions ressenties par ce lettré musulman au contact de la civilisation européenne et à ceux qui nous montrent comment s'opérait un rachat de captifs musulmans en terre chrétienne.

En même temps que le Père Giron entamait des négociations avec S. M. Chérifienne, cette dernière recevait d'Espagne des lettres écrites par des captifs musulmans (parmi lesquels se trou-

1. *fütûb ouï Istîqsa*. traduction Fumey, *Archives marocaine*, tome X, p. 517.

2. 11 « ciste un manuscrit de cette r'tMi à ia bibliothèque de l'Ecole supérieure de langue arabe de Rabat. Les très légères "variantes qu'il présente avec celui que nous possédons nous donnent à penser que ce sont deux copies à'un même exemplaire. Elles sont d'ailleurs toutes deux assez incorrectes.

vaiens plusieurs lettrés sachant le Coran) qui se plaignaient du traitement pénible et ignominieux que les Espagnols leur faisaient subir. Les souffrances des captifs chrétiens dont le souverain musulman avait tous les jours le spectacle sous les yeux, le laissaient parfaitement froid et indifférent. N'étaient-elles pas, d'ailleurs, la juste punition infligée par Allah à des gens qui s'obstinent à croire qu'il peut être seul et en trois personnes? Mais le cœur sensible du monarque était déchiré à la seule pensée qu'un vrai croyant pouvait être réduit à la basse condition d'esclave d'un polythéiste. Aussi, en donnant des instructions à son envoyé) Sidi Mohammed lui recommanda-t-il de considérer comme l'objet principal de sa mission l'échange des captifs dans les termes posés à la suite des pourparlers entamés avec le Père Gîrâa : ceux qui ne pourraient être échangés devaient recevoir de l'ambassadeur un secours en argent et des paroles de réconfort. Les autres questions n'étaient qu'accessoires. Enfin, Kl Ghezzal reçut de minutieuses instructions sur le protocole qu'il devait observer en parlant au roi d'Espagne de manière à ne rien dire qui ne fût licite au double regard de la Loi religieuse et de la Loi traditionnelle (*souttna*). En termes plus nets, cela signifiait que l'envoyé devait se montrer aussi insolent que possible avec le prince chrétien mais de manière, toutefois, à ce que ce dernier ne s'en aperçût qu'à demi, afin de ne pas nuire aux négociations en cours.

El Ghezzal partit de Meknès avec un certain nombre de captifs chrétiens qu'il ramenait dans leur patrie. Arrivé à Tanger, il reçut une lettre du gouverneur de Ceata, dans laquelle ce haut personnage le priait en termes fort gracieux de vouloir bien se rendre en cette place où l'accueil le plus distingué serait fait au représentant de S. M- Chérifienne : u Par cette invitation, dit El Ghezzal, il se proposait, de se faire de notre passage un titre à la faveur de son despote ' et de mettre en évidence aux yeux de ce dernier les services qu'il rendait dans sa charge. Nous lui répondîmes qu'il n'y avait nul moyen de satisfaire à sa requête, nos ordres portant que nous nous embarquerions à Tanger. Désespérant d'obtenir l'objet de ses sollicitations, convaincu qu'il n'arriverait pas à ses fins, il usa d'un artifice dont il fit le procédé le plus efficace pour la réalisation de son dessein. Il ordonna au

I, *Tâgbia* = despote, tyran. C'est le titre constamment donné par El Ghailal au roi d'Espagne comme à tous les princes chrétiens.

commandant des navires envoyés de son port pour nous transporter, de manifester une crainte intérieure des vents contraires et d'agir comme si, ne pouvant lutter contre la mer, il se voyait contraint par force majeure d'aborder à Ceuta. Aussi l'équipage était-il constamment à grimper aux cordages et à en descendre, serrant et larguant les voiles, tandis que le capitaine, au milieu, de ses matelots, commandait la manœuvre avec un grand Eux de paroles, comme s'il avait été aux ptises avec de terribles dangers. Les marins se donnaient des mouvements avec une activité effarante et à faire pitié. Cependant nulle bourrasque n'agitait les flots. Les vagues ne se succédaient pas en masses lénifiantes. Se fiant, pour masquer sa ruse, à notre ignorance des choses de la mer et des accidents qui peuvent survenir au cours d'une navigation, il prétendit que sa seule crainte avait été qu'il ne nous arrivât quelque malheur et que s'il n'était venu jeter l'ancre au port de Ceuta son navire seserait à coup sûr disjoint et entr'ouvert. Nous lui exprimâmes notre gratitude<sup>1</sup> et rendîmes grâce à Dieu, à haute voix et dans le secret de nos cœurs, de ce que nous avions tous échappé au péril. Je m'interdis de démentir les affirmations du capitaine. Il n'y a pas avantage, en effet, à découvrir, après coup, ce qui se dissimulait et il n'est pas douteux que dans tous les cas où l'on a subi quelque contrariété ou quelque empêchement il ne faille feindre de ne s'être aperçu de rien alors qu'il est trop tard pour remédier aux choses. »

Et ce fut ainsi qu'El Ghezzal, en dépit qu'il en eût, dut débarquer Ceuta le 15 du mois sacré de dzou lhiddja 1179 (mai 1766"). Il y reçut d'ailleurs un accueil splendide. Les principaux officiers et les notables de la ville vinrent, montés dans des embarcations brillamment pavisées, au devant des navires qui amenaient l'ambassadeur et sa suite. Ils lui souhaitèrent la bienvenue en agitant leurs chapeaux et en faisant de profondes révérences en même temps qu'Us criaient en arabe : « Dieu assiste le Sultan / n, formule qu'ils avaient apprise à cette occasion. « C'étaient les seuls mots arabes qu'ils connussent » ajoure, El Ghezzaï, qui se rendit à la maison destinée à lui servir de logis au milieu des

1. Littéralement : « Nous lui dîmes ; que Dieu je donne une bonne récompense ! » Formule commode par laquelle les musulmans se déchargent sur la divinité du soin de donner pour eux, à ceux qui leur ont fait du bien, des marques matérielles de leur reconnaissance.

acclamations d'une foule très dense qu'une haie de soldats, sabre au clair, avait peine à contenir.

El Ghezzal employa son séjour à visiter la ville, l'hôpital, la cathédrale, une ancienne mosquée où il retrouva un fragment d'une inscription arabe ; il remarque avec étonnement les caveaux qui y servent de sépultures. Le matin, la parade avait lieu sous ses fenêtres et, le soir, il voyait passer la procession des pénitents qui, tout de noir vêtus, parcouraient les rues de la ville à la lueur de falots portés au bout de hampes, en récitant des prières et précédés d'une bannière sur laquelle était brodée l'image (à ce que prétendent ces mécréants) de Madame Mèriem, mère de Jésus.

Lors de ce premier séjour dans une ville occupée par des Européens, El Ghezzal fut surtout frappé et scandalisé de la liberté dont jouissaient les dames espagnoles :

« ...Les maisons de la ville se dressent dans les airs. Les appartements ont des fenêtres donnant sur la rue et auxquelles les femmes se tiennent constamment, occupées à saluer les passants. Leurs maris les traitent avec les plus grands égards. Elles adorent d'ailleurs causer ou être à table, soit en lèie-à-tcte, soit en compagnie, avec d'autres hommes que leurs époux. Elles ont toute liberté d'aller où bon leur semble. Il arrive souvent qu'un chrétien rentrant chez lui trouve sa femme ou sa sœur en compagnie d'un chrétien étranger, buvant avec celui-ci, les deux convives appuyés l'un sur l'autre. Il s'épanouit d'aise à ce spectacle et estime que cet étranger fait une politesse à son épouse ou à toute autre femme de sa maison. Un fait que nous avons personnellement constaté vient à l'appui de ce dire. Quand nous passions par leurs viiiies, ils venaient nous demander de permettre à leurs femmes d'entrer chez nous pour nous saluer. C'est, selon eux, une démarche d'impérative obligation. Nous ne pouvions dès lors que donner l'autorisation demandée. Aussitôt, des femmes parées de leurs plus beaux atours entraient chez nous, prenaient place sur les sièges et nous taisaient, par le canal de l'interprète, leurs salutations et leurs compliments de bienvenue auxquels nous donnions ia réponse obligée. Chaque homme nous présentait alors sa femme ou sa fille, ou sa sœur, s'il en avait une, et sa satisfaction n'était complète que si je marquais trouver sa femme ou sa fille à mon goût. "

El Ghezzal fut amplement consolé de la contrainte qu'il avait dû subir pour venir à Ctuta en constatant, par le luxe de précau-

lions auquel s'astreignait la garnison espagnole la vive crainte, que lui inspiraient les musulmans :

« L'une des portes de la ville a été percée par un boulet tiré par les musulmans à l'époque de Moulaye Ismaêl et dont la trace se voit encore aujourd'hui. Bien qu'ils s'empressent d'ordinaire de réparer tout dégât causé à leurs remparts ou à leurs portes, ils ont, d'un avis unanime, décidé de laisser celle-ci dans cet état en commémoration de l'événement et ils la nomment « la Porte du Boulet ». Ils parlent encore de cette affaire et tout l'Espagnol auquel est né un enfant mâle le conduit devant cette porte dès qu'il a atteint l'âge de raison et lui explique que la brèche qui s'y constate a été faite par un boulet tiré par les musulmans. Ceci afin de nourrir son fils dans la haine de l'Islam,

« Depuis cette époque, les chrétiens montent une garde extrêmement vigilante. Un fait curieux est que par suite de la terreur que leur inspirent les musulmans, les hommes de garde placés à l'intérieur de la ville et qui se trouvent ainsi en lieu fort, ne dorment pas et ne quittent pas leurs équipements non plus que ceux qui sont à l'extérieur. Pour la garde placée à l'extérieur de la ville, du côté du levant et du couchant et sur le rempart qui confronte à la rase campagne, cette précaution présente un intérêt et un avantage évidents. Mais quelle utilité pour la garde placée à l'intérieur des portes qui donnent immédiatement accès dans la ville, de passer la nuit sur pied, la main sur la batterie du mousquet et prête à faire feu, alors que les portes sont fermées devant et derrière elle? Voilà, par Dieu, une preuve de la crainte et de la frayeur qu'ils ont des musulmans. Dieu a jeté l'effroi dans leurs âmes et les a revêtus de la tunique de l'épouvante et de l'impuissance. Voici un autre indice que j'ai constaté de la terreur que les musulmans leur inspirent. Ils ont fixé une petite boîte à deux cordelettes allant du sommet du mur où se trouve la porte de la ville jusqu'à la tour qui lui fait vis-à-vis à l'extérieur. Ce dispositif s'explique de la façon suivante. S'il survient de nuit quelque incident à l'extérieur des portes, la sentinelle désignée à cet effet le consigne par écrit et met le billet dans la petite boîte. L'homme de garde placé à l'intérieur de la porte tire la boîte à lui *{par le moyen des cordelettes}*) et porte le billet au commandant de la Place, quelque heure de nuit qu'il puisse être. Le commandant y fait aussitôt la réponse qui lui paraît indiquée sans la renvoyer au lendemain, de peur de manquer quelque opportunité ».

Avant de quitter Ceuta, l'envoyé de Sa Majesté Chérifienne put reconnaître par un service les attentions dont il avait été l'objet :

« Nous restâmes six jours à Ceuta. Chaque jour, en vue de nous attirer les bénédictions divines, nous allions visiter les lieux où se trouvent les volontaires • musulmans qui se sont voués à faire la guerre sainte (*mottrabitouna*). Nous sortions par la porte sise vis-à-vis de la redoute (*ribaf*) des volontaires musulmans. Cette porte est gardée par un poste de cent soldats que nous trouvions debout, montant leur garde, ayant les musulmans en face d'eux à environ quarante pas. Les musulmans les bloquent étroitement du côté de la terre et se tiennent à un jet de pierre du rempart. Considère la puissance de l'Islam et les effets de la crainte de Dieu que le Très-Haut a déposée dans les cœurs de ses serviteurs les Croyants! C'est au point que le gouverneur de Ceuta, se plaignant de ce qu'on lui laissait peu d'espace pour faire pâturer le bétail de la ville, me pria d'intervenir auprès des guerriers musulmans pour obtenir d'eux qu'ils laissassent le troupeau de la place pâturer un peu près de leur poste. Nous en parlâmes aux combattants pour la foi qui voulurent bien agréer cette requête, par commisération pour le bétail. Selon le mot du Prophète (*MahomeC*) : « A tout cœur seusable il sera compté une bonne action (ou : une récompense, ou tout autre expression dont s'est servi le Prophète) ».

Le 21 de dzou-l-hiddja î 179 (176e), l'ambassadeur s'embarquait pour Algésiras où il arriva après une traversée de huit heures rendue extrêmement pénible par le mauvais état de la mer. L'accueil fut aussi empressé et aussi chaleureux qu'à Ceuta. La courtoisie espagnole se manifesta même avec un excès quelque peu incommode :

« . . . Pendant tout le reste de la journée nous ne cessâmes de recevoir des visites. La nuit ayant succédé au jour, nous nous préparions à nous livrer au sommeil pensant que les gens remettraient les visites au lendemain. Mais à peine avions-nous eu le temps de nous reconnaître que le gouverneur, le juge et les principaux officiers se présentaient à nous, après l'heure des deux prières du soir, pour nous apporter leurs compliments de bienvenue, s'enquérir de notre état, s'informer si nous étions remis des souffrances du mal de mer et autres questions importunes et intempestives. Malgré notre état de fatigue et tout incommodés

que nous fussions encore par un reste des nausées du mal de mer ainsi que par la révolution de toutes nos humeurs, nous ne pûmes nous dispenser de faire à nos visiteurs un accueil courtois. — a Notre visite, me dit le gouverneur, aux paroles duquel s'as-  
« sociait le juge, a un double objet. Le premier est de nous occu-  
« per de vous *et* de nous enquérir de votre état, de manière à ce  
« que si vous avez besoin de quoi que ce soit nous y pourvoyions  
« sur l'heure; le deuxième, de vous demander pour nos femmes  
« et pour nos filles la permission d'entrer vous saluer. Eiles ne  
« pénétreront ici qu'avec votre assentiment. Ces dames sont à la  
(C porte attendant vos ordres ». Nous fîmes à cette requête la  
réponse que voici : « Nous sommes jci en qualité d'hôte et nous  
u n'avons pas d'ordre à donner en quoi que ce soit. Tout ce que  
« vous jugerez devoir faire sera bien fait. C'est là, chez vous, un  
« usage auquel nous n'entendons pas vous contraindre à manquer  
« et nous n'en serons nullement incommodés. Ainsi, iaitez-les  
« entrer ». — Ils s'épanouirent d'aise à cette réponse et, un officier  
s'étant levé pour les appeler, un nombre considérable de femmes,  
de jeunes filles et autres plus jeunes, la plupart d'une beauté  
accomplie, revêtues de leurs plus beaux atours, entrèrent, prirent  
place sur les sièges et nous firent par le canal de l'interprète, encore  
plus de compliments et de politesse que les hommes. Chacun de  
ceux-ci, à commencer par le juge et le gouverneur imités par  
d'autres personnages de moindre importance, se mit à nous pré-  
senter sa femme et ses filles. « Quelle est, me demanda ie juge,  
« par manière de plaisanterie et de badinage, celle de ces dames  
« qui vous agrée le mieux et à qui vous décernez la palme de la  
« beauté? » Je lui répondis de manière à satisfaire toutes les per-  
sonnes présentes, hommes et femmes : « Ce salon, fis-je, est un  
u parterre; ces dames en sont les différentes variétés de fleurs.  
« Des goûts divers guident les hommes dans le choix de leurs  
a amours. » Cette-réponse fut trouvée bonne. Les dames en  
furent satisfaites et leurs époux demeurèrent fort aise de ce que  
la supériorité n'avait été attribuée à aucune d'entre elles. »

Sur cette heureuse réponse on se mit à danser devant Monsieur  
l'Ambassadeur, spectacle nouveau pour lui et dont il fait une  
longue description- Puis la fête prit fin. « Quand le moment mar-  
qué pour le départ fut venu, ie juge, le gouverneur et toute h  
compagnie nous dirent : « Cette fête et ce divertissement ont été  
« donnés en votre honneur et en réjouissance de la paix que votre



« sultan a eu la bonté de nous^ octroyer et- qu'il-a fait à notre \*t souverain la grâce de lui accorder.. Nous prions le Très-Haut \*< de là rendre perpétuelle.» Et ils pfiren. congé de nous tandis que. nous rendions-grâces à Dieu de nous avoir- donné une religion pure et non corrompue. »

Cet accueil courtois devait être de règle dans toutes les villes d'Espagne où l'itinéraire de l'ambassadeur allait le faire passer. Partout les habitants lui présentaient leurs devoirs comme il s'imposait, « ...en raffinant sur les marques du respect, de la considération et des égards dus à cette qualité de musulman que Dieu a donnée à ses serviteurs les croyans. Il n'y a pas à tenir compte à ces chrétiens de leur humilité, de leur soumission, de leur docilité, de leur obéissance, car elles n'avaient d'autre cause que le prestige propre aux sectateurs de la doctrine unitaire. Si leur attitude avait été un effet des ordres de leur prince, certains auraient manifesté plus ou moins d'égards que d'autres. Mais la cause agissante de leur conduite étant l'éclat lumineux projeté par la foi musulmane, ces mécréants se consacrèrent entièrement à nous servir et à exécuter nos ordres ». Et il ajoute dans un autre passage pariant encore de l'accueil qui fut fait :

« ...Il résulte de tout cela que ce peuple espagnol n'a qu'un seul et même cœur et ce cœur est, tout entier et dans chacune de ses parties, Imprégné de l'affection la plus profonde pour Notre Souverain. (Que Dieu lui soit en aide!) Les manifestations extérieures révèlent les sentiments intimes. Il est merveilleux que cette nation déborde d'amour pour les musulmans, alors qu'elle fut leur pire et leur plus haineux ennemi, si bien qu'elle était surnommée « l'ennemi mortel ». Cette haine est devenue de l'amitié et de l'affection. Tout cela est dû aux moyens dont dispose Notre Maître (Que Dieu le seconde 1) et aux mystérieuses puissances dont le Très-Haut lui a confié le dépôt. La soumission, la docilité, l'obéissance, la déférence et l'amitié dont les Espagnols ont donné les marques, le bon accueil qu'ils ont fait aux musulmans, donnent la conviction que, si on leur proposait d'embrasser la foi musulmane, ils accepteraient tous, n'étaient leurs moines; et encore ces derniers étaient-ils les plus satisfaits de cette paix et manifestaient-ils une indescriptible joie de la venue des envoyés musulmans; ils auraient volontiers renoncé en faveur de ladite paix à tout ce qu'ils avaient de plus précieux, hormis toutefois à leur fausse religion ».

D'Algésiras El Ghezzal se rendit à Tarifa ou il visita, comme il devait le faire pendant tout son voyage, les monuments qui ont survécu à la domination musulmane. Puis il partit pour Médina en traversant une région « ...dont le terroir est excellent et de la plus grande fertilité ». L'ambassadeur note au passage la rencontre « ...de nombreux troupeaux de sangliers qui ont perdu leur sauvagerie et leur naturel farouche, et pacagent comme des moutons ».

La première rencontre que l'ambassadeur fit une lieue environ avant d'arriver à Medina fut celle des cavaliers que le roi avait désignés pour lui servir d'escorte. « L'officier qui les commandait ne cessa d'avoir pour nous les attentions et les égards les plus pressés, comme s'il avait été en présence de son despote- Il n'est pas douteux que son éducation et son aménité l'avaient désigné au choix de celui qui lui avait confié sa mission ». Entre autres réjouissances on offrit à El Ghezzal le spectacle d'une course de taureaux qu'il décrit avec force détails. Interrogé sur l'impression qu'il avait éprouvée il déclara en avoir été charmé, et pour leur faire plaisir, remarque-t-il, mais notre sentiment intime était bien différent car la loi religieuse aussi bien que la loi naturelle défendent de torturer les animaux ».

A partir de Medina l'ambassadeur put voyager en carrosse. Depuis son débarquement à Algésiras il avait dû se transporter à cheval, le pays étant trop accidenté pour permettre l'usage des voitures. Une étape de douze milles le conduisit à Jerez. C'était la première grande ville européenne qu'il voyait : elle lui fit une certaine impression.

a Quand nous passâmes par les rues de la ville, nos yeux eurent le spectacle de ses hauts édifices, de ses maisons monumentales, de ses portes immenses, de ses constructions solides, de la vaste étendue de ses places, de la quantité de carrosses allant et venant, de la vie raffinée de ses habitants, du bien-être dont ils jouissent, de leur recherche dans leurs ajustements et dans leurs équipages et de tous ces biens terrestres tels que l'expression nous manque pour en donner une description complète, mais qui, aux yeux de Dieu, ne valent pas l'aile d'un moucheron. »

Il est hors de doute qu'aux yeux de Dieu ces biens ne valent pas l'aile d'un moucheron; mais El Ghezzal, quant à lui, les appréciait hautement. Il ne manque jamais de s'étendre avec complaisance sur le luxe et le confort des maisons dans lesquelles il

est logé, notant avec soin jusqu'au nombre de bougies qui ont été allumées lors des fêtes données en son honneur. A Jerez il assista à une autre course de taureaux à l'issue de laquelle il fut prié à une soirée par un seigneur de la ville. Ce personnage, dit El Ghezzal, <... a la haute main sur la caisse du trésor royal en ce district. Il en porte la clef d'or suspendue au cou par une chaîne également en or afin que ceux qui le voient soient avertis de son rang et s'adressent à lui avec la déférence due à sa haute situation ». Au cours de cette soirée, deux jeunes filles arrivées à peine à l'âge nubile et d'une ravissante beauté chantèrent avec les voix les plus mélodieuses du monde. Quand elles eurent fini, l'hôte de l'ambassadeur lui demanda comment il trouvait les chanteuses, n Nous lui en fîmes notre compliment et nous déclarâmes n'avoir jamais entendu de voix comme les leurs ni vu personne qui leur fût comparable pour la beauté. 11 : 'épanouit d'aise à cette réponse dont il fit part à toute l'assistance, puis il me dit : « Ce sont mes filles! » Je fis des vœux pour elles par cette formule : \* Que Dieu les sauve ! » avec le sens de : « Que Dieu les fasse musulmans »

Un bal suivit, comme à l'ordinaire, cet intermède de chant. Pendant tout le cours de cette soirée les personnes de marque qui s'y trouvaient ne cessèrent d'entretenir El-Ghazzal des belles qualités de leurs femmes « ...Chacun d'eux obligeait l'interprète à traduire ce qu'il nous disait à ce sujet et la réponse que nous y faisions. C'est là le grand souci et la grande passion de ces chrétiens et chacun d'eux se fait un point d'honneur d'être à cet égard mieux partagé que l'autre. Quand la réunion eut pris fin nous revînmes à notre demeure, rendant grâce à Dieu de nous avoir préservé de cette absence totale de jalousie et de ce profond égarément dans les ténèbres de l'impiété dont sont affligés ces mécréants. Nous supplions le Très-Haut de ne pas nous châtier du péché que nous avons commis en échangeant avec ces chrétiens les propos qu'exigeaient les circonstances du moment. »

Quittant Jerez, l'ambassadeur passa par Lebrija d'où il partit de nuit pour Villafranca-Palacios. Dans la matinée du lendemain, il laissa à une petite distance sur la droite la ville d'Utrera qu'il ne put visiter, à son très grand regret car : « ... elle est une des villes qui ont appartenu aux musulmans. Nous aurions été heureux de visiter les lieux où ceux-ci avaient demeuré, d'offrir le tribut de notre compassion à, leurs ossements rongés par le temps,

d'imprimer nos pas sur les places où ils s'étaient réunis ». A Villafranca-Palacios, El Ghezal reçut la visite d'un homme de loi et notable de la ville, le licencié Veuzco « ...dont les manifestations de sympathie furent telles, qu'elles firent naître en notre esprit les plus fortes présomptions qu'il était musulman. Il nous faisait des signes mystérieux, se tournait de tous côtés en nous parlant, sans qu'il nous ait été possible de savoir le fin mot de l'affaire ». Au reste les habitants de Villafranca-Palacios portent les marques évidentes de leur origine musulmane « ...Leur sang est bien le sang arabe. Leurs façons très différentes de celles des Européens, leur sympathie pour les musulmans, la tendre insistance qu'ils mettaient à rester auprès de nous, leur peine en prenant congé, constituaient autant de preuves péremptoires qu'ils sont la descendance des maures andalous. Mais de longs âges ont passé sur eux et ils ont été élevés dans le sein de l'incrédulité (Dieu en préserve!). »

Villafranca-Palacios fut la dernière étape avant Séville : « ...Nous partîmes après les deux *ichas'* à cause de la grande distance (quinze milles) qui nous séparait de Séville. Nous nous proposions de la sorte d'arriver à destination après les deux *âohors* (vers trois heures de l'après-midi). C'est pourquoi nous nous mîmes en marche aux premières heures de la nuit. Les habitants des villes importantes nous avaient en effet écrit pour nous demander d'arriver sur leur territoire au commencement du jour afin qu'ils pussent se préparer à nous recevoir, sortir pour nous souhaiter la bienvenue dans et hors la ville, et autres devoirs dont leur despote leur avait imposé l'obligation. Requête à laquelle nous ne pûmes que répondre par un acquiescement. Dans chaque ville où nous arrivions, il nous était fait un accueil dont la courtoisie dépassait encore celle que nous avaient témoignée les habitants des villes où nous avions précédemment passé. Tout cela était en effet de la bonté divine et de cet occulte pouvoir, de cette majesté dont le Très-Haut a investi notre souverain (que Dieu assiste !). Et telle est la soumission de ces mécréants à l'ordre sans réplique de Sa Majesté Chérifienne, que lorsque son nom était prononcé\* en leur présence, tous, depuis le despote lui-même jusqu'à ceux d'un rang inférieur, se découvraient, étant

i. Après la dernière prière de la journée qui se fait vers 9 heures du soir à l'époque des plus longs jours de l'année.

leurs chapeaux en témoignage de respect et de vénération pour la personne de Notre Souverain. C'est là un signe manifeste de la puissance de l'Islam, du triomphe de la religion du Dieu éternel, de la grandeur de Notre Souverain et de l'assistance que le Très-Haut lui accorde! »

L'accueil que l'ambassadeur reçut à Séville dépassa en éclat, en pompe et en magnificence tout ce qu'il avait vu depuis Ceuta. « ... Notre entrée dans la ville se fit avec un apparat tel que ces chrétiens, au rapport d'un nombre considérable d'entre eux, n'en avaient jamais vu de semblable, même pour l'entrée de leur despote. La foule ne cessa de se courber et de s'incliner sur notre passage, jusqu'à ce que nous arrivâmes aux appartements désignés, par ordre du despote, pour nous servir de logis. Ils étaient situés dans le château construit par un souverain musulman et qui aurait dit-on appartenu à Hlmo'tamîd ben 'Obbâd (Dieu lui fasse miséricorde!) .. C'est un palais dont il n'existe pas le pareil dans toutes les Espagnes, sauf peut-être ce qui se trouvait à Grenade, à ce qu'on prétend. » Nous ne reproduirons pas la description qu'El Ghezzal donne de l'Alcazar de Séville et nous nous bornons à citer cette réflexion que lui inspire la vue de ses magnificences, a ...Ce palais n'a pas son pareil à Séville ni ailleurs. C'est là un point concédé par les Européens qui se confessent impuissants à produire de semblables merveilles. Tout leur savoir, en effet, se borne à tailler les pierres, à construire d'énormes édifices avec de hautes portes, des statues, des coupoles, des salons, à dorer une partie des plafonds, à décorer les murs avec des fresques bariolées fixées au moyen de clous dorés et autres travaux du même genre. Mais, en dehors de cela, ils ne peuvent rien exécuter de ce qui est travail de plâtre, carreaux de faïence et sculpture sur bois, et n'est pas douteux que dans les œuvres exécutées par les musulmans on trouve une beauté, une splendeur, une richesse qui gagnent les âmes et sont une jouissance pour les yeux. »

L'ambassadeur fut confié, pendant son séjour, aux bons soins du fils du gouverneur de Séville agissant au lieu et place de son père empêché par la maladie. « ...Ce chrétien se trouvait être sage et obligeant entre tous les fils de sa nation. Il se montra fort civil, plein d'égards, ne nous quitta pas un instant et eut pour nous les mêmes attentions raffinées qui auraient pu être souhaitées pour son despote. »

On fit visiter à l'ambassadeur la cathédrale et la Giralda, la

promenade de Las Delicias sur les bords du Guadalquivir, les ateliers où se fabriquaient les canons et leurs affûts et l'école où étaient formés les jeunes gens qui se destinaient à la marine. En terminant la visite de cet établissement, El Ghezzal ordonna qu'un congé de trois jours fût donné aux jeunes élevés qui se mirent aussitôt à crier « Biba Rey Marroc, Biba bajador »\* ce qui signifie en arabe : « Dieu assiste le sultan de Marrakech! longue vie à l'ambassadeur! » Enfin on fit assister El Ghezzal à la rupture du pont de bateaux faisant communiquer Triana et Séville, spectacle qui, dans l'esprit des Espagnols, était le plus admirable que l'on pût offrir à l'illustre étranger.

L'envoyé de S. M. Chérifienne quitta Séville charmé des attentions du fils du gouverneur et lui promit d'en rendre au roi le compte le plus favorable. Carmona, Fuente, Ecija et autres villes pleines des souvenirs de la civilisation musulmane, furent successivement traversées par l'ambassadeur. Enfin il arrivait à Cordoue. A l'approche d'une ville au nom si fameux dans les annales de l'Islam, il fut en proie à une vive émotion et, dès le lendemain de son arrivée, il courait à l'ancienne mosquée devenue cathédrale, et... Depuis le moment où nous entrâmes dans la mosquée, les larmes ne cessèrent de couler de nos yeux tandis que nous contemplions ce majestueux édifice. Nous repassions en notre mémoire ce qu'il avait été au temps où l'Islam régnait en ces pays, les sciences qui y étaient enseignées, les versets du Coran qui y étaient récités, les prières qui y étaient dites, le culte qui y était rendu au Dieu Très-Haut. Et si vive était notre tristesse que nous crûmes voir les murs et les piliers de la mosquée nous saluer et nous sourire et que nous en vîmes à adresser ta parole à ces pierres insensibles, à embrasser un pilier et à baiser les murs et les parois de la mosquée. » La nuit vint avant qu'El Ghezzat eût fini de visiter l'édifice. Il ne lui restait plus à voir que quelques cellules habitées par les desservants du temple et il semblait qu'elles fussent d'un bien faible intérêt. Un secret instinct, une mystérieuse impulsion, le décidèrent cependant à y retourner le lendemain. Inspiration venue du ciel!

« ...Le seuil de la première cellule dans laquelle j'entrai était formé par deux dalles de marbre placées à même le sol. Chacune d'elles portait l'inscription que voici: *Louange à Dieu seul! Que*

1. Viva d Rey de Marmecos! Viva el etubajador!

*Dieu bénisse Noire Seigneur Muhantmed, sa jamille, ses compagnons et leur accorde le salut!* suivaient la date de la construction de la mosquée et les noms des souverains successifs qui avaient fait des additions à la construction du fondateur. »

A cette vue, l'indignation d'El Ghezzal fut à son comble : il se jeta sur ces dalles, en balaya la poussière de sa barbe chenue et apostropha en termes véhéments, inspirés par un saint zèle pour la foi musulmane, les desservants de la cathédrale qui s'excusèrent sur leur ignorance du sens de ces inscriptions. L'ambassadeur exigeait que les dalles fussent sur l'heure enlevées et placées au sommet du mur de la cathédrale. A force d'instances, en faisant valoir que le jour allait tomber et que l'on ne pouvait se procurer immédiatement les outils nécessaires, on obtint que cette opération serait renvoyée au lendemain. Et, se félicitant de cet heureux résultat de sa ténacité, El Ghezzal déclare que si même la paixqu'il venait conclure « ... n'avait pas eu d'autre effet m d'autre avantage que de donner le moyen de faire enlever ces deux inscriptions de l'endroit où elles se trouvaient foulées aux pieds des mécréants, cela suffirait à assurer la gloire et la grandeur de Sa Majesté Chérifienne et à lui valoir les grâces de Dieu et de son apôtre. »

Poursuivant son voyage, l'ambassadeur passa par Andtjar, Baylen et autres lieux et vint loger à Madrid dans le propre palais du roi. Il fit son entrée au milieu d'un immense concours de peuple contenu à grand'peine par un déploiement imposant de forces militaires. Il y avait une telle foule « ...que la terre avec toute son étendue était trop petite pour la contenir. Ce fut une journée mémorable. Par rapport à celle-ci la réception faite dans les villes précédentes tut ce qu'est une mare d'eau comparée à l'Océan. »

Mais si S. M. Catholique, en ordonnant à ses peuples de se presser sur le passage de l'ambassadeur et en mettant sur pied toutes les garnisons de ses places, avait cru inspirera l'envoyé du Sultan •ne haute idée de la puissance de l'Espagne, son erreur avait été grande. La vue de ces foules ne fait que suggérer à El Ghezzal la réflexion suivante « ...Malgré leur nombre immense, ils ne seraient pas de taille à combattre en bataille rangée, n'était l'emploi de leurs canons, mortiers et autres armes du même genre. Quant 1 la guerre en rase campagne, où de part et d'autre cavaliers et porteurs de mousquets sontiace â face, sans l'abri de retran-

chements. ces chrétiens ne pourraient la faire car cent mille d'entre eux seraient tenus en échec par dix mille musulmans, conformément au texte du Livre sacré. Et si la mer ne les protégeait, le trépas serait leur partage à tous dans le plus bref délai. Ils le savent bien! Aussi mettent-ils tous leurs soins à fortifier celles de leurs villes qui confrontent immédiatement à notre territoire en construisant des tours et des bastions, en multipliant les remparts et y plaçant des canons et autre matériel de ce genre (ils s'imaginent que nous faisons de même pour nos places) afin de se défendre contre tout dessiin que pourraient former les musulmans de traverser la mer pour les attaquer. »

Par une coïncidence lâcheuse, la mère de Charles III venait de mourir au moment où l'ambassadeur arrivait à Madrid. Toute la cour prit le deuil ; la vie officielle fut interrompue conformément à l'usage et l'audience de réception fut renvoyée à plus tard. El Ghezzal employa les loisirs que lui laissait cet ajournement à visiter la ville, ses monuments, ses parcs et ses promenades. Il visita également la manufacture de porcelaine et sut donner une haute idée de ses connaissances aux professionnels emp<sup>^</sup>és à ces travaux : « ..Nous visitâmes ensuite un troisième atelier où des ouvriers travaillent à dorer et orner de couleurs diverses les vases et autres récipients. Tout en m'entretenant avec eux, j'amenai la conversation sur leur art. Mon dessein était de leur soutirer la connaissance de leur procédé de fixation de l'or sur les vases. Je leur avais donné à croire par quelques propos embrouillés que j'étais moi-même possesseur d'une recette et que je les questionnais en critique et en connaisseur. S'ils me répondaient, mon but était atteint : s'ils s'y refusaient, ils ne pouvaient attribuer qu'à cette attitude leur maintien dans l'ignorance d'une recette plus pratique et plus merveilleuse que la leur. Je me donnai donc auprès d'eux l'air de quelqu'un qui faisait peu de cas de leur procédé, paraissant au contraire considérer son propre secret comme très précieux. Ils s'excusèrent de ne pas me communiquer le leur sur l'interdiction que leur despote leur avait faite de le révéler. « Nous autres musulmans, leurdis-je, n'avons reçu de notre sultan aucune défense de révéler un procédé quelconque; bien loin de là^s'il arrivait à son auguste connaissance que nous l'avons gardé secret et que nous nous sommes montrés avares de le communiquer, il nous en réprimanderait, attendu 'que nous avons plus d'une recette et quand nous en communiquons une les autres nous



restent- Et comme preuve de ce que j'avance, je vais vous donner un procédé pour fixer l'or sur les vases, le marbre, le bois et autres matières, sans avoir besoin de mettre le vase au feu après application de l'or comme vous le faites dans votre procédé. Vous prenez telle quantité de telle substance; vous y ajoutez un poids de tant de telle autre; vous les faites macérer dans tant d'eau pendant une semaine. Ces drogues sont ensuite distillées et le produit de cette distillation est recueilli. On en prend la quantité suffisante dont on se sert pour tracer l'inscription sur les vases; on applique ensuite une feuille d'or qui se colle immédiatement sur les caractères ainsi tracés. L'application faite de la sorte ne s'en va jamais. L'or en feuilles est beaucoup plus brillant que l'or en dissolution dont vous vous servez pour vos vases. » —Ils couchèrent par écrit cette précieuse recette et nous en exprimèrent leurs plus vifs remerciements en nous faisant, chapeaux bas, la révérence. Ils confessèrent la supériorité de l'Islam et des musulmans et se mirent à échanger leurs réflexions sur ce qu'ils venaient de voir et d'entendre. »

El Ghezzal resta un mois et quelques jours à Madrid pendant ce premier séjour. Chaque soir, une foule considérable se massait sous ses fenêtres et manifestait le désir de le voir : *a* ...Nous ne pouvions faire autrement que de nous montrer à eux d'en haut et de leur faire deux ou trois signes de la main, ce qui est dans leurs usages, rendre le salut tout en donnant congé. Ils poussaient alors une immense acclamation en l'honneur du Sultan (Dieu le seconde !) et s'en allaient ensuite gais et comens. »

Enfin, le roi ayant fait connaître qu'il était disposé à donner à La Granja, sa résidence d'été, une audience d'arrivée à l'envoyé marocain, ce dernier partit aussitôt : « . . . Le lendemain de notre arrivée, le ministre' nous fit prier de nous rendre à son hôtel pour y recevoir ses hommages. Il nous fit force honnêtetés et nous tint des propos obligeants auxquels nous limes la réponse correspondante. Il nous informa que son despotu était imprégné dans tout son être et dans chacune *du* SL-S fibres d'une amitié sans borne pour notre Souverain que Dieu assiste; que ce même despote se réjouissait de cette paix que S. M. Chèrifienne (Dieu maintienne son élévation!) daignait lui octroyer; qu'il demandait au Très-Haut de la rendre durable et ininterrompue; qu'il était

également heureux de la bienveillance et des égards manifestés par notre Souverain aux sujets espagnols arrivant dans ses ports que Dieu protège, et autres propos où se marquait la reconnaissance du despote pour les bontés de notre Souverain à l'égard des sujets espagnols. Nous répondîmes au ministre en termes qu'il goûta fort et il partit rendre compte à son despote de ce qu'il venait de voir et d'entendre. »

Un avis de Grimaldi prévint El Ghezzal que Sa Majesté Catholique le recevrait le lendemain. Il semble que, convaincu de la réalité de ce prestige propre à la qualité de musulman qui courbe tous les mécréants sans exception devant le vrai croyant, il aurait dû attendre l'heure de l'audience royale avec une parfaite tranquillité d'âme. En réalité, il était inquiet et troublé et consulta le sort pour savoir si le Dieu des musulmans assisterait son serviteur contre les polythéistes rrinhaires dans l'entrevue du lendemain.

« . . . Je me mis alors à songer aux termes dont j'aurais à me servir en parlant au despote, pour ne pas m'écaner du langage licite d'après la loi religieuse : j'avais déjà tracé un plan sommaire contenant la substance de ce que je dirais et qui ne comprenait rien qui fût défendu. Ensuite je me représentai par la pensée entrant dans le palais du despote. Cette parole du Très-Haut : *Entrer chez ' ' ' P&' l& porte*, me revint, alors en mémoire; je repassai plusieurs fois cette phrase dans mon esprit. Puis une heureuse inspiration me conduisit à essayer déformer un autre membre de phrase qui fut équivalent au premier quant à la valeur numérique des lettres, afin d'en tirer un présage d'après ce que la Puissance éternelle manifesterait par cette combinaison. L'équivalent numérique se trouva être la phrase suivante : *Vous serez assistés par Dieu!* J'appliquai également ma réflexion à ce passage : *Si vous entre^ par cette porte*, qui fait suite au premier dans le Livre de Dieu (que sa gloire et sa majesté soient proclamées I) ; l'équivalent numérique trouvé donna : *Reçois l'heureuse nouvelle d'un secours venu de Dieu!* Puis je fis la même épreuve pour le complément du verset : *Et certes vous êtes les plus forts!* Or la valeur des lettres munies de points diacritiques donna exactement le millésime de l'année en cours. Je me réjouis d'apprendre de la sorte que je serais favorisé de l'assistance divine et que je triompherais des ennemis de Dieu. »

Certain de l'assistance divine, El Ghezzal se rendit, l'esprit dispos et en possession de tous ses moyens, à l'audience royale :

ER....Introduits auprès du despote, nous le trouvâmes debout, ayant, à sa droite, un moine attaché à sa personne et, à sa gauche, quatre ministres d'État. Quand nous fûmes près de lui, il se découvrit en inclinant légèrement la tête. Sur notre invitation, l'interprète lui présenta nos salutations; il nous rendit les siennes et les fit suivre de quelques mots aimables que voici : « .Grâces « soient rendues à Dieu pour votre heureuse arrivée I Comment a vous a laissé ce pénible voyage? Quelle impression vous ont « faite les villes par ou vous avez passé? Avez-vous été satisfait de œ lenrs gouverneurs? » Nous fimes a ces questions les réponses appropriées : « ...Grâce aux ordres que vous avez donnés, diroes- \* nous, les habitants de ces villes n'ont rien épargné pour nous « traiter avec honneur et considération. J'en ai déjà rendu compte « par écrit à notre Souverain que Dieu assiste et il est convaincu u maintenant de vos sentiments d'amitié et de soumission, » Cette réponse l'enchantâ : « -...Que Dteu vous accorde une belle récom- « penscj » fit-il; puis il me posa diverses questions sur notre Souverain et, chaque fois qu'il venait à en prononcer le nom, il soulevait son chapeau, x ...Notre Souverain, répondis-je, est, » grâce à Dieu, en parfaite santé, et il est favorisé de l'assistance \* divine. Il m'a chargé de-vous apprendre et de vous "faire con- « naître qu'il vous tient en une estime dont, ne jouit au même a degré aucun des princes de la chrétienté' avec lesquels il a des « relations pacifiques. Vous avez sur eux tous la préséance et « vous êtes spécialement distingués entre tous, vous et votre « peuple, en considération de votre obéissance aux ordres sans u réplique de notre Souverain touchant les captifs et en raison « de votre amitié pour les musulmans ». Notre réponse le combla d'aise : « Je ne suis, reprit-il, que l'un des serviteurs de votre Sou- « verain et toujours prêt à lui obéir. Tout ce qu'il ordonnera « nous l'exécuterons. Je me réjouis de cette paix dont notre Sou- « verain a daigné nous octroyer le bienfait et je prie Dieu qu'elle « soit éternelle. »

• Comme il était resté debout pour nous parler pendant plus d'un quart-d'heure et que, par politesse, il éprouvait quelque gêne à lever l'audience, je dis à l'interprète : « Demandez-lui en notre « nom la permission de nous retirer. Nous sommes peines de le « voir Tester aussi longtemps debout. Qi'il veuille bien nous

i, *Tmghij* littéralement : Jespoies,

*H* pardonner la fatigue qu'il s'impose en restant de la sorte aussi « longtems avec nous; car les personnes des princes ne sont pas « comme celles du commun des hommes. » Ce propos lui fit plaisir et il se mit à rire en regardant les seigneurs qui l'entouraient, comme quelqu'un qui s'étonne de voir erd' entendre quelque chose d'inattendu. « ...Dieu vous récompense pour cette bonne « parole! s'exclama-t-il. Nos cœurs prennent plaisir et nos âmes « trouvent nn grand charme à vos propos délectables, dictés par « le bon sens et par la raison la plus solide ». « Il me reste, lui « dis-je, pour ajourer à votre excellent accueil et à vos attentions, « à obtenir de vous l'objet d'une requête. Le large et bienveillant « accueil fait à l'hôte et les bontés qui lui sont témoignées, lui « sont garants qu'il obtiendra ce dont il a besoin et que ses espê-  
« rances seront réalisées ». —« due désirez-vous? me demanda-  
it t-îl ». — « Permettez à votre vizir de s'entretenir avec moi,  
0 dans l'ensemble et dans le détail, des affaires que nous avons à  
a examiner, tant de celles que le Sultan mon maître m'a ordonné  
« de traiter, que de celles que les circonstances du moment pour-  
<c raient faire surgir, afin de ne pas vous importuner en présen-  
« tant constamment à vos oreilles les divers objets de nos négo-  
ce dations. Nous ne saurions souffrir que vous en soyez importu-  
« nés. » Cette requête augmenta la satisfaction du despote et il  
ordonna aussitôt à son ministre de nous visiter fréquemment, de  
s'occuper de nous, de nous marquer des attentions délicates et de  
se conformer à nos ordres en toutes choses sans lui en référer au  
préalable. Sur quoi nous primes congé de lui, comblé de marques  
d'honneur et de considération. Il ne cessait de s'entretenir avec  
ses courtisans des propos que nous lui avions tenus et de répéter :  
(t Jamais nous n'avons vu de gens comparables à ces musulmans  
« pour le bon sens et le discernement ! a Il avait recommandé  
aux principaux personnages de l'Etat de nous rendre visite matin  
et soir, et ces visiteurs nous entretenaient de la satisfaction, et du  
plaisir que nos réponses lui avaient fait éprouver. Les ambassa-  
deurs étrangers demeurèrent tout pantois de l'accueil que nous  
avait fait le despote, accueil tel qu'aucun ambassadeur-musulman  
(et encore bien moins un ambassadeur des mécréants) n'en avait  
jamais reçu de semblable. Ils en rendirent compte par écrit à leurs  
cours. '>

Cette audience fut suivie le lendemain d'une visite rendue au frère du roi chez lequel l'envoyé vit un automate qui l'intéressa

fort. Enfin on lui donna le spectacle de la fabrication des verres et des miroirs dans les manufactures que le roi avait établies à La Granja.

Rien ne rendant plus nécessaire le séjour d'El Ghezzal à Madrid, le roi, informé que l'envoyé marocain avait hâte de rentrer dans sa patrie, décida de recevoir en audience solennelle et publique les présents que lui envoyait le sultan. « ...Le despote ordonna que les principaux seigneurs de sa cour se réuniraient hors de la ville, à la distance d'environ une lieue et il nous fit dire qu'il désirait que nous vinssions à cette assemblée en amenant les chevaux et les chameaux que notre Souverain, par pure bonté de sa part, lui envoyait en présent.

« ...Nous partîmes donc pour nous rendre à cette cérémonie. A notre arrivée nous vîmes toute l'assemblée disposée sur plusieurs rangs. Quatre ministres vinrent au-devant de nous avec la plus exquise politesse. Chacune des personnes présentes avait enlevé son chapeau en témoignage de respect pour notre Souverain que Dieu assiste. Quelques instants s'étaient à peine écoulés que le despote et son frère arrivaient dans un même carrosse suivis d'autres carrosses dans lesquels se trouvaient les infants. Le despote descendit de voiture, me prit par la main, se montra gracieux et souriant et me fit, par l'intermédiaire de l'interprète, ses compliments de bienvenue. Il nous dit, entre autres choses, qu'il tenait ce jour pour un des plus grands jours de fête tant il était heureux des bontés dont le gratifiait notre Souverain, et autres compliments du même goût. Deux de ses fils dont l'un avait environ sept ans et l'autre un âge voisin, s'avancèrent vers nous, ôtèrent leurs chapeaux et prononcèrent quelques paroles. « Tra- »  
« duisez, dit le despote à l'interprète, ce qu'ils viennent de dire \* à l'envoyé de notre Souverain le Sultan (que Dieu exalte sa « puissance!) ». — u Ils ont dit, traduisit l'interprète : Que Dieu « assiste le Sultan du Maroc / Vive l'ambassadeur ! s Je les pris tout contre moi pour bien marquer ma satisfaction, tandis que le despote s'amusait fort de leur discours. C'était lui-même, à n'en pas douter, qui le leur avait soufflé. « L'affection qui existe entre les « pères, fis-je, se révèle par celle qui unit les enfants et l'amitié « qui lie les princes transparaît dans celle qui unit leurs peuples. « Vos enfants et vos sujets nous le font bien voir. » Cette réponse le charma et il se mit à l'expliquer à ses courtisans qui, tous, s'inclinèrent devant nous pour nous remercier de ce que je

venais de dire à leur prince. « je suis, dît alors celui-ci, l'un des  
« serviteurs de votre sultau et l'un de ses esclaves. Ses ordres  
« seront obéis. Qu'il ordonne ce qu'il voudra. Le trône d'Espagne  
\* a moins de pih t à mes yeux que les présents dont il me gratifie. »  
Ensuite, on lui présenta les chevaux ; il se mit à flatter la croupe  
de chaque animal, un par un, à le recouvrir de sa housse et à  
l'embrasser entre les deux yeux. « Je souh'aite, dit-il, que ces  
« coursiers^ donnent naissance à une lignée de chevaux de race,\*  
s'il plaît à Dieu ! « Il prit également un très grand plaisir à leurs  
évolutions. Quand fut venu le moment de lever l'audience, le  
despote ordonna d'amener le carrosse dans lequel j'étais arrive  
et il voulut que j'y montasse avant lui, par politesse et en témoi-  
gnage de respect pour S. M. Chèrifienne. Je m'y refusai d'abord,  
puis sur l'ordre impératif que j'en reçus, je m'exécutai à la face,  
d'un certain nombre d'ambassadeurs de toutes les nations. Je sus  
plus tard qu'ils en avaient écrit à leurs Cours. La renommée  
répandit dans toutes les Espagnes et dans les autres pays de la  
chrétienté la considération que le despote nous avait témoignée,  
l'accueil qu'il avait fait aux serviteurs de S. M. l'Empereur du  
Maroc et tous s'émerveillèrent de sa déférence, de son humilité,  
de sa soumission telles qu'il n'en avait jamais témoigné de  
pareilles à d'autres ambassadeurs musulmans ou chrétiens. «

Peu après cette entrevue, la santé de l'envoyé marocain fut  
éprouvée au point qu'il craignit d'être la proie de la caniarde. Le  
roi, inquiet pour ses hôtes et convaincu que l'air de La Grarjja  
leur était contraire, ordonnai son ministre de les faire reconduire  
à Madrid. « ...Si, dis-je au ministre quand il me fit part de l'en-  
« treien qu'il avait eu avec son despote à ce sujet, votre prince  
« se propose de nous faire rester à Madrid pour recevoir d'autres.  
« marques d'fionneur et de respect (*c'est inutile car*) il ne se peut  
« rien ajouter à l'accueil qu'il nous a fait et aux égards qu'il a  
« eus pour nous. S'il a quelqu'autre dessein en vue, édaircissez-  
u m'en afin que je puisse vous dire ce que j'en pense. » Le  
ministre me répondit que le despote se proposait d'envoyer avec  
nous son ambassadeur accompagnant les présents envoyés à notre  
Maître le Sultan et qu'il avait jugé bon de le faire partir en même  
temps que nous. « Nous faisons en ce moment, poursuivit le  
a ministre, tous nos étions pour réunir ces présents. Il nous  
« reste encore à nous procurer quelques objets provenant de pays  
« éloignés et nous attendons qu'ils arrivent. » —« C'est là, fis-je,

« une affaire sérieuse et nous devons avoir égard et nous prêter  
« au parti pris à son sujet. Mais je vous prie d'appliquer toute  
« votre intelligence à l'examen de ce que je vais vous dire, et si  
« cela vous paraît le bon sens même, vous n'aurez pas d'objection  
o à demander à votre prince la permission de vous conformer à  
(î mon avis Dans le cas contraire, faites comme si je n'avais rien  
g dit. » — » Qu'est-ce Jonc ? quesrionna-t-il- » — « Nesavez-vous  
« pas, repris-je, que nous avons ordre de nous rendre à Cannai-  
it gène pour nous 7 rencontrer avec les captifs {musulmans), nous  
a rendre compte de leur situation et répartir entre eux des  
a sommes d'argent. Nous y resterons le temps que Dieu voudra,  
a De là nous irons à Malaga, puis à Cadix pour prendre avec nous  
u l'uléma qui y est captif. Or voici l'hiver\* qui vient : si nous  
« restons à Madrid attendant la Éndes préparatifs de votre ambas-  
« sateur viendra-t-il avec nous à Carihagène ? Ou restera-t-il  
a nous attendre à Madrid ? Ou nous précèdera-t-il dans quelque  
v. ville de votre pays pour y attendre notre venue ? » Le ministre ré-  
« fléchit un court instant, puis : « Quel est votre avis ? me deman-  
« da-t-il. » « A mon sens, répondis-je, le meilleur parti à adopter  
« est que nous prenions ici même congé du despote ei que nous  
« allions exécuter les ordres de notre Souverain : et, tandis que  
« nous nous acquitterons de notre mission, vous en finirez ici  
« avec ce qui concerne votre ambassadeur. Lui et nous, nous  
« donnerons rendez-vous à Cadix, soit qu'il nous y précède de  
tf quelques jours, soit que nous l'y devancions. De là nous parti-  
« rons ensemble pour nous rendre auprès de S. M. Chèrifienne  
u (queDieu élève.) Toutefois nous déférerons au désir du des-  
« pote s'il n'agrée pas notre suggestion et si son avis est différent  
" du nôtre. » — « Par Dieu ! s'exclama le ministre, voilà bien le  
« vrai parti à prendre, le bon sens tout pur, la décision admirable,  
« profitable aux deux parties. » Et il se rendit incontinent chez le  
despote pour lui faire part de notre conversation. Le despote  
goûta notre proposition et déclara l'agrèer.

« Je me mis alors à parler des affaires dont j'avais reçu Tordre  
d'obtenir du despote un règlement conforme aux volontés de  
Sa Majesté Chèrifienne. Je les avais toutes réunies dans un  
mémoire où je réclamaï notamment :

« 1° La libération des captifs d'un âge avancé, aveugles, inca-  
pables de tout service et autres invalides, à quelqu'État qu'ils  
appartinssent ;

« 2° La libération des captifs, sujets de 5. M. Chérifienne, après que je les aurais passés tous en revue et que je me serais informé de leurs noms et surnoms à tous;

« 3\* La délivrance de deux hommes originaires d'Alger, l'un adonné à l'étude de la science, et l'autre fortement attaché à la pratique de la venu. Ce dernier avait précédemment envoyé en même temps que le fqih très savant ci-dessus mentionné, le seigneur Mustapha Elbâbâdghî, des lettres dans lesquelles il demandait qu'on le tirât de l'esclavage, et notre Souverain avait ordonné de la façon la plus impérative qu'ils fussent arrachés à leurs fers et rendus à la liberté, je les avais donc compris dans le susdit mémoire à la fin duquel j'exposais diverses réclamations présentées par la plupart des captifs, à savoir :

a i° Qu'au cas ou l'un d'eux mourrait, son inhumation fût faite par ses coreligionnaires auxquels devrait revenir ce qu'il laisserait ;

« 2° Qu'aucun musulman converti à la foi chrétienne ne fut chargé de les surveiller pendant le travail, attendu que ces renégats étaient beaucoup plus durs pour eux que les chrétiens ordinaires ;

a 3° Qu'il ne leur fût pas interdit d'écrire leurs lettres en caractères arabes;

« 4° Qu'on les traitât avec ménagement en ce qui touche le travail et qu'on ne leur imposât pas de besognes au-dessus de leurs forces ;

« 5° Que leurs malades fussent soignés à l'hôpital sur le même pied que les autres ;

n 6° Qu'on ne leur fît pas attendre les aliments et les vêtements qui leur étaient nécessaires ;

« 7° Qu'on ne les fît pas travailler aux heures de la prière.

« A la vérité, aucune de ces demandes n'aurait paru exagérée au despote et ce dernier n'aurait pas ordonné qu'on agît contrairement à ces vœux; mais les préposés à la garde des captifs méconnaissaient leurs droits, les dépouillaient et les molestaient, personne n'informant le despote du traitement auquel étaient soumis ces infortunés. Quand j'eus fait au ministre lecture de ce mémoire, mot par mot et que je lui en eus expliqué chaque article, il fut averti de ces abus et, tout lui étant ainsi révélé, il souscrivit à ces demandes dans leur ensemble et à chacune d'elles en particulier, après en avoir instruit son despote. Aussitôt il



donna l'ordre d'habiller tous les captifs, recommanda de les ménager pendant le travail et de les traiter avec bonté et avec bienveillance jusqu'à ce que Dieu leur envoyât quelque soulagement. Nous accueillîmes avec confiance les promesses qu'il nous fit de les bien traiter.

« Quand fut arrivé le moment marqué pour notre départ, nous commençâmes à faire nos préparatifs de voyage. Le despote dit alors au ministre : « Demandez aux envoyés de notre seigneur le Sultan ce qui pourrait leur faire plaisir. Je ne désire rien tant que de les traiter généreusement et leur rendre une part des égards qui leur sont dûs ». — « Vous avez entièrement rempli nos espérances, répondîmes-nous, touchant la libération des captifs avancés en âge, originaires des États de notre Souverain. Et d'ailleurs nous n'avons plus rien à réclamer au vôtre, sauf l'exécution de la promesse qu'il nous a faite, par le canal du religieux attaché à sa personne, de nous faire remise des livres musulmans qu'il a en sa possession, de traiter avec bonté nos frères les croyants, de distinguer ceux d'entre eux adonnés à la science et qui savent par cœur le Livre de Dieu, par un signe qui avertisse de les traiter avec égards et considération. Voilà tous nos désirs, voilà ce qui nous importe plus. Tous tes vœux auxquels il a souscrit sont donc réalisés : quant aux autres, nous attendons maintenant qu'il y donne satisfaction sur-le-champ. En dehors de cela, pour tout ce qui est des vanités de ce monde, nous ne nous en préoccupons pas et nous entendons qu'on ne nous en parle en aucune manière. Car nous sommes riches grâce à notre Souverain; nous regorgeons d'or, d'argent et de pierres précieuses. Nous désirons donc que le despote ne traite pas à nouveau cette question et qu'il ait un regard à nos sentiments de dignité. La seule faveur que nous accepterons sera d'être ramenés dans notre pays avec les mêmes honneurs, les mêmes égards et les mêmes empressements que ses sujets nous ont marqués quand nous nous sommes rendus auprès de lui. C'est d'après ses derniers procédés que la conduite d'un homme est appréciée. »

I. IL s'agit des livres de Moulaye Zidao, dérobés par un patron de navire marseillais et réclamés incessamment, depuis plusieurs générations, par les sultans du Maroc aux rois d'Espagne qui en étaient devenus possesseurs. La restitution intégrale en était malheureusement impossible, la majeure partie de ces livres ayant été détruits dans l'incendie de l'Escurial en 1671,

Quatre jours avant de quitter La Grauja, El Ghezzal alla visiter à Sègovie quatorze captifs musulmans emprisonnés dans la citadelle. IL visita en même temps l'école où étaient formés à l'état militaire les jeunes gens appartenant aux premières familles de l'aristocratie espagnole. Au cours de son trajet de retour à La Granja, il assista à un exercice de tir au canon et au mortier ordonné par le roi. Ce tir fut très habilement exécuté. « ...Le but de leur despote était de nous offrir un spectacle, de nous faire illusion sur leur puissance, de nous montrer avec quel soin ils s'adonnent à tout ce qui touche à l'art de la guerre et de faire étalage de leur force. Je dis alors au ministre : « Quand ils font ta guerre, les musulmans n'ont cure de canons ni de bombes au moment du combat : ils ne se servent que du sabre, de la lance et des flèches. Ils n'emploient la poudre que lors du premier choc. Au moment de la mêlée, la parole est au sabre seul et aux autres armes dont on se sert en même temps que lui, qui sont la lance et les Bêches, les cavaliers chargeant entre les rangs des combattants et mettant en fuite les bataillons ennemis, Quant aux canons et aux mortiers, ce sont les armes, soit des gens de mer, soit des habitants des places assiégées qui ne s'en servent que dans l'impuissance où ils sont de faire tête à leurs assiégeants ». — « Vous ne dites rien là qui ne soit strictement juste et vrai, répondit le ministre. La force ne se montre véritablement qu'en tenant ferme dans le corps à corps au cours d'une bataille rangée et c'est là précisément un mérite par où les musulmans se distinguent d'une façon particulière B. Ainsi je réduis à rien l'effet qu'il prétendait produire avec ses bombes et ses mortiers et je lui montrai qu'on pouvait s'en passer. Force lui fut d'accepter ce que je lui en disais, »

On demeura surpris qu'après une démonstration aussi victorieuse, le ministre n'ait pas immédiatement fait vider les arsenaux d'Espagne de tous les canons, mortiers, bombes et boulets qu'ils contenaient, pour les remplacer par de forts approvisionnements de lances, flèches et arcs du dernier modèle.

El Ghezzal se rendit ensuite à l'Escurial. Comme partout ailleurs on lui fit visiter l'église. Mais il goûtait moins la vue des œuvres d'art qu'il n'était offusqué du spectacle des croix, statues, tableaux et autres instruments du culte des polythéistes. Cette impression de malaise s'accrut en visitant dans les cryptes de l'église les tombeaux des princes qui y sont inhumés. « ...je fus saisi d'une

oppression si douloureuse que je craignis de passer de via à trépas; j'ignorais la cause de ce malaise, mais je m'empressai de sortir de ces caveaux : il se dissipa aussitôt et coa souffrance disparut. Je compris alors que cette soudaine indisposioun provenait de ce que nous étions descendus dans ces caves qui sont des fosses d'entre iés fosses de la Géhenne et je rendis grâces à Dieu de nous avoir accordé le bienfait de la religion musulmane. »

En revenant à Madrid, l'ambassadeur rencontra certains captifs musulmans occupés aux travaux de la route. Il leur prodigua ses encouragements et leui distribua des sommes d'argent au nom de S. M- Chérifienne :

« ...Nous les trouvâmes pour la plupart chargés de chaînes et les fers aux pieds, à cause de leurs, fréquentes tentatives d'évasion. J'écrivis incontinent au despote, intercédant auprès de lui pour qu'il les lit décharger de leurs chaînes et lui demandant la liberté d'un homme qui, atteint par une explosion de poudre avait perdu la vue. Le despote me répondit en ordonnant la mise en liberté de l'aveugle et la suppression des chaînes portées par les autres musulmans. Nous recommandâmes instamment les captifs à l'homme préposé à leur garde au nom du despote, et, en exécution de l'ordre de S. M. Chérifienne, nous lui donnâmes une forte gratification afin que les serviteurs de Dieu fussent traités avec bienveillance. Le fruit de cette démarche, dictée par l'intelligence éclairée de notre Souverain, se manifesta aussitôt. Dès qu'il eût été gratifié, le damné gredin (*lattC*) marqua de la sympathie, de la bienveillance « de la commisération pour les musulmans. Il me promit; d'avoir pour eux toutes sortes de soins et de bontés, tant qu'il en serait chargé. Le total des captifs ainsi employés aux travaux de la route de Madrid à l'Escorial était de deux cent quatre. Ils avaient été trois cents, mais une partie d'entre eux s'était évadée; d'autres avaient eule bonheur de mourir en confessant la foi musulmane en sorte qu'ils étaient réduits à ce nombre de deux cent quatre. Ces captifs étaient pour la plupart originaires d'Alger. Certains d'entre eux étaient turcs. Nous demandons à Dieu de les sortir de leur captivité et d'ouvrir à tous un meilleur avenir, par un effet de sa grâce et de sa bonté : et, certes, il a le pouvoir de le faire!

\* La revue de ces captifs révéla qu'il s'en trouvait treize à Madrid, ea traitement à l'hôpital pour quelque maladie. Arrivés le lendemain dans cette ville, nous allâmes visiter nos coreligionnaires et

leur porter ce dont notre Souverain les gratifiait comme tous leurs compagnons de captivité. Nous les saluâmes, leur marr quâmes notre plaisir de les voir et leur tînmes les discours propres à apaiser eu leurs imes les peines de l'exil, en leur promettant que S. M. Chérifienne les ferai: rendre à la liberté. Tous étaient convaincus qu'ils n'avaient aucun espoir à fonder sur leurs propres nations. Notre souverain était le seul, après Dieu, dont ils attendissent le salur. Nous les quittâmes tandis qu'ils appelaient sur S. M. Chérifienne les bénédictions divines.

« L'administrateur de l'hôpital désigné pour s'occuper des malades est un moine, chrétien d'une intelligence supérieure et d'une conduite parfaite parmi les gens de sa nation. Il s'occupe avec sollicitude de la nourriture et des boissons données aux malades, du nettoyage de leurs vêtements, de la propreté de leurs locaux et autres soins qui ieui sont nécessaires. Il a sous son contrôle un nombre considérable de chrétiens chargés de s'occuper des malades. Nous lui recommandâmes nos coreligionnaires et il nous répondit que nous serions obéis. A la vérité, ceux-ci nous avaient déclaré qu'il les traitait bien et les soignait même mieux que ses propres compatriotes. Nous lui fîmes un présent et il nous promit de traiter les musulmans avec plus de bienveillance encore pour avoir égard à nos recommandations. Ses attentions et sa courtoisie révélèrent les sentiments de son âme. Entre autres prévenances et politesses qu'il eut peur nous, il nous fit celle de nous conduire dans la pièce aux médicaments où se trouvent èiectuaires, sirops, onguents, drogues et herbes médicinales et il nous invita à en prendre ce dont nous aurions besoin. Il supposait que nous avions quelques notions de l'art médical. Nous le remerciâmes en rendant hommage à son sens droit et à sa courtoisie. »

L'ambassadeur resta encore un mois à Madrid après avoir reçu son audience de congé, attendant les livres arabes qu'on avait promis de lui remettre. Il en recueillit d'autres à Grenade; d'autres encore lui furent envoyés à Cadix avant qu'il s'embarquât pour rentrer au Maroc.

En quittant Madrid, il se rendit à Aranjuez puis à Tolède, ville où l'appelaient les nombreux souvenirs qu'y ont laissé ses anciens maîtres musulmans. « ...Notre dessein en venant à Tolède était de visiter les lieux qui avaient appartenu aux musulmans, de faire une station sur leurs tombeaux, d'appeler sur eux la mîséri-

corde divine, de visiter la grande mosquée de cette ville, de rechercher les inscriptions arabes qui pouvaient se trouver en cet endroit et de faire remettre tout ce qui ne serait pas à sa place en lieu convenable, à l'abri non-seulement des foulées mais même du simple contact des mécréants, attendu que le despote nous avait donné pleins pouvoirs pour ce faire. Il avait trouvé bon que nous avions fait enlever, dans la grande mosquée de Cordoue, les deux dalles de marbre placées sur le sol, pour les faire mettre en haut du mur, »

Tolède vue, El Guezzal continua sa route vers Carthagène, recevant sur son passage dans les villes et les bourgs le même accueil courtois et empressé qu'on lui avait fait ailleurs.

Dans une petite ville où il passa la nuit, on offrit à Monsieur l'ambassadeur de Sa Majesté l'Empereur du Maroc, une soirée dont le principal intérêt fut le spectacle que donna une fillette de neuf ans, qui chanta, dansa, puis se mit à déclamer. Les assistants l'écoutaient dans le plus profond silence, tantôt versant des larmes, tantôt se frappant la poitrine, tantôt recueillis, tantôt épanouis de gaieté. El Ghezal était fort intrigué.

« ...Ce qu'il y avait de plus étrange, c'est qu'elle parlait sans faire de pause ni se reprendre. Nous découvrîmes alors que ce qu'elle disait était récité de mémoire et extrait d'un livre qu'ils ont et qu'ils appellent la Comédie. Ils se servent également de ce mot pour désigner une maison où ils vont tous, constamment, qu'ils soient d'humble ou de haute condition, se divertir et jouir du spectacle, depuis le coucher du soleil jusqu'au milieu de la nuit. Cette maison a plusieurs étages et comporte de nombreuses loges donnant sur la cour centrale. Et tu ne trouves femme ni fillette qui ne possède un cahier de ces sornettes que cette petite fille savait par cœur. »

L'ambassadeur se trouvait à une lieue de Carthagène, lorsqu'une foule de musulmans qui l'attendaient sur la route l'accueillirent avec des acclamations. S'étant informé de ce qui les concernait, l'envoyé marocain apprit que « ...ces musulmans, Quoique rendus à la liberté, étaient comme esclaves et ne pouvaient quitter la ville tant qu'ils ne se seraient pas acquittés de la taxe que doivent payer les captifs rendus à la liberté, quand ils ne sont pas esclaves du despote. Les Espagnols attribuant à des fondations pieuses, pour être réparties entre les pauvres, les sommes provenant de cette source, il n'y avait à espérer ni concession ni remise de rançon.

Ces captifs étant très pauvres et très misérables et, le produit de leur travail ne leur suffisant même pas pour l'entretien de leurs enfants à cause de la cherté de la vie, ils étaient depuis deux ans retenus ainsi en gage du paiement de leurs rançons. Ils se trouvaient donc dans une situation plus difficile et plus pénible que l'esclavage, car dans la crainte d'éprouver une perte, le maître assure l'entretien de son esclave. Mais ces malheureux n'avaient d'autre aide et d'autre soutien que Dieu seul (Gloire lui soit rendue !). Ils avaient le cœur-déchiré par la crainte de laisser après eux leurs enfants dans ce pays de l'incrédulité. Nous restâmes longtemps avec eux. Ils pleuraient et se roulaient par terre, tandis que nous-mêmes versions sur leur sort des larmes plus abondantes que les leurs. Puis nous calmâmes leurs inquiétudes et nous leur promîmes les bienfaits de notre Souverain (que Dieu le seconde !). Nous leur annonçâmes qu'il paierait leurs rançons et qu'il les ramènerait en terre musulmane, s'il plaisait à Dieu. — « Notre Souverain, ajoutai-je, ne nous a envoyé que pour ceux qui se trouvent dans votre situation. Soyez donc heureux et consolés! » — Les femmes partirent alors en cris d'allégresse tandis que les enfants dansaient de joie et que leurs pères plongeant leurs fronts dans la poussière se prosternaient devant Dieu pour le louer et le remercier, appelant sur notre Souverain des bénédictions qui, nous l'espérons, seront exaucées. Ce fut une journée de joie et de larmes mêlées, telle que je n'en vis jamais, celle où Dieu délivra ces malheureux de l'esclavage et arracha leurs enfants à cette terre de l'incrédulité par les mains augustes de notre Souverain. Ils nous quittèrent satisfaits et joyeux.

i Une foule nombreuse, comprenant le gouverneur de la Place, les amiraux et les notables de la population civile, était sortie en carrosses à notre rencontre, à quelque distance de la ville. Quant aux gens du commun ils se trouvaient en quantité innombrable. Il nous firent le plus aimable accueil. Nous montâmes dans leurs carrosses et ils marchèrent devant nous à pied, têtes nues, comme devant leur propre souverain. Tout cela en témoignage de respect pour Sa Majesté Chériffieune (que Dieu la seconde!). Nous traversâmes la ville au milieu d'un immense concours de peuple, le gouverneur, les soldats, les notables faisant la haie autour de nous et écartant les gens sur notre passage. Les fenêtres et les terrasses étaient garnies de femmes et d'enfants. Depuis que nous étions arrivés à la vue de ces gens, ils s'étaient mis à pousser une

clameur suivie d'un silence, puis d'une autre clameur et ainsi de suite. Ce qu'ils criaient signifiait : « Dieu assiste le sultan du Maroc! »

« Quand nous fûmes arrivés à la maison désignée pour nous loger, l'une des plus belles de la ville, le gouverneur fit placer une garde de soldats à la porte, en leur donnant pour consigne de ne laisser entrer personne auprès de nous sans nous en avoir d'abord référé et sans en avoir demandé l'autorisation. Les notables ne cessèrent de venir les uns à la suite des autres nous saluer et nous présenter leurs compliments de bienvenue. Des ordres du despote étaient précédemment arrivés pour qu'on eût à nous faire un accueil aimable et empressé, à remettre en liberté les captifs d'âge très avancé, incapables de tout travail, boiteux, aveugles et affligés d'infirmités semblables, et à traiter avec ménagement les autres captifs qui, n'étant pas originaires des États de Sa Majesté Chérifienne, restaient en esclavage ; (quant aux captifs sujets de Sa Majesté ils étaient tous rendus à la liberté). Ceux d'entre eux qui savaient le Coran devaient être distingués spécialement et traités avec égard et considération. Ces ordres ayant été envoyés à Canhagène par le despote, je ne savais si le secrétaire de ce dernier les avait tous transmis ou en avait omis quelqu'un par oubli et j'en avais l'esprit quelque peu préoccupé, n'ayant pas eu connaissance de la lettre du despote. Je décidai donc, après avoir examiné la situation, de retarder de trois jours mon entrevue avec les captifs, mes coreligionnaires, pour m'informer de ce que le despote avait écrit à leur sujet, afin de ne pas faire une réclamation à propos de laquelle on me répondrait : « il ne nous en est rien K dit dans la lettre que nous avons de notre souverain ». Je fus renseigné avec certitude par un captif, homme sage et consciencieux, qui m'apporta les nouvelles suivantes : « le despote a écrit « aux commandants de la marine de remettre en liberté les vieillards et autres captifs qu'il n'y a ni utilité ni avantage à garder, « ainsi que ceux dont l'origine marocaine sera établie. Et la preuve « en est qu'ils ont mis à pan vingt-six vieillards et autant d'autres « captifs sujets de S- M- Chérifienne. Mais le nombre des vieillards est plus considérable : celui des captifs sujets de Sa Majesté « n'est pas supérieur. Ces Espagnols s'imaginent que vous ne \* ferez pas de recherches à ce sujet et que vous ne les chicanerez « pas en procédant à une enquête pour savoir dans quelle mesure « Us se sont conformés aux ordres de leur despote. Ils ont exécuté

u ce plan avant que vous n'arriviez dans leur ville. En combinant ic cette ruse, ils n'ont suivi que leurs propres inspirations- » Je congédiai alors le captif, mon informateur, et je me mis à réfléchir à cette affaire, j'avais pris rendez-vous avec le commandant du port, sous l'autorité duquel se trouvent les captifs et a qui étaient adressées les instructions du despote à leur sujet, pour l'entrevue que je devais avoir avec mes frères les croyants. Le jour même, à la tombée de la nuit, je lui fis dire qu'un événement imprévu me forçait à renvoyer cette entrevue au surlendemain. Il accepta cet ajournement- Le (*lendemain'*) matin, je gardai le Ut et tout mécréant qui se présenta pour me saluer et me faire la visite obligatoire du soir et du matin, se vit refuser la porte et s'entendit répondre : l'ambassadeur est souffrant. Le visiteur se contentait de cette réponse et s'en allait à ses affaires.

a Je fis appeler le premier médecin de la ville et le reçus avec force honnêtetés. Il examina mon état, et me dit : « Ce ne sera « rien! Vous êtes simplement éprouvé par la fatigue du voyage, » Je me mis alors à parler médecine avec lui. Je reconnus devant lui l'importance des médecins, la confiance dont ils jouissent et la sécurité avec laquelle on se repose sur eux des soins à donner aux créatures. Leurs ordres sont obéis par les monarques comme par les simples sujets. Ils sont donc rois pour le gouvernement des corps. Il s'épanouit à ces propos qu'il goûta fort. « jamais, « me dit-il, je n'entendis de tels discours. Vous autres, musul- « mans, vous êtes doués d'une intelligence aiguisée et d'une raison « éclairée ». Il demeura convaincu que j'étais un grand médecin, bien que je n'entende rien à cet art et que mes propos ne consistassent qu'en phrases contournées et à effet, qu'il me fallait préférer pour arriver à mes fins. Il se mit ensuite à me poser des questions sur le pays des musulmans, sur les médecins qui s'y trouvaient et la conversation finit par dériver vers ce qui concernait les États de notre Souverain, sur sa gloire, sa grandeur, sa majesté, sa puissance, sur le nombre infini de ses soldats et de ses armées de terre et sur ses forces navales également considérables. H se mit, de même, à nous parler de la paix octroyée a son prince par notre Souverain (que Dieu le seconde 1) « Est-elle, « me demanda-t-il, semblable à celles qui ont été conclues avec « d'autres nations avant nous? On dit que celle-ci constitue une « faveur qui dépasse ce qui a été accordé à toutes les autres « nations avec qui vous avez fait la paix ». —a En effet, répon-



« dis-je. Et cette faveur a pour cause d'abord l'obéissance de votre  
\* despote aux ordres donnés par notre Souverain (Dieu l'assiste!)  
K de mettre en liberté certains captifs originaires de ses États  
« bénis de Dieu et de traiter avec bienveillance les captifs origi-  
\* naires d'autres États, car notre Sultan ne fait pas de distinction  
« entre les musulmans. Et votre despote s'étant conformé à ces  
« ordres, notre Souverain, dans ses vues sublimes, a décidé de  
« rendre, par réciprocité, la liberté à un nombre considérable de  
« captifs espagnols. Il accueillit ensuite la démarche faite pour  
« obtenir la délivrance de captifs appartenant à une autre nation  
a et aussi, celle d'un certain nombre de vieillards qu'il n'y avait  
« ni avantage ni utilité à conserver. Puis le sultan (Dieu l'as-  
« sistel) écrivit au roi Carlos pour l'engager à rendre la liberté  
\* aux captifs avancés en âge. qu'il n'y avait aucun intérêt à con-  
\* server et cela, en vue d'obtenir la récompense céleste que cet  
« acte mérite. Le despote déféra à ce désir. Et c'est là l'objet de  
\* notre venue dans ce pays.

« Maintenant, poursuivis-je, je vais vous exposer une affaire  
« extraordinaire dont la portée ne peut être saisie que par des  
« princes à l'esprit sagace. Quand nous eûmes reçu l'ordre de  
« faire mettre en liberté ceux des captifs qui seraient faibles et  
s incapables de travailler, une difficulté nous anêta. Il y a des  
« constitutions vigoureuses et d'autres malades. La faiblesse  
« n'est pas plus l'apanage du vieillard que la vigueur celui de  
K l'homme fait. Tel vieillard est parfois plus vigoureux et plus  
« ingambe que le jeune homme atteint d'une maladie qui a abattu  
« ses forces. La condition mise à la libération de ces invalides est  
u qu'ils soient incapables de tout travail à cause de leur grand âge  
« ou à cause d'une maladie chronique: il en est de même pour  
« l'impotent, l'aveugle, le paralytique : l'énumération de ces diverses  
« infirmités n'est ainsi donnée en détail que par un développe-  
« ment dont l'utilité est de mieux appeler l'attention sur leur  
<t cas, mais tous rentrent dans la catégorie des invalides. Alors  
« notre Maître (Dieu l'assiste!) ordonna que la discrimination  
« entre les captifs serait basée sur l'avis des médecins, ceux-ci  
\* connaissant mieux le tempérament d'un homme que cet homme  
<c lui-même. Ainsi fut supprimée la difficulté qui nous arrêtait  
« dans cette affaire. Ceci m'est revenu à l'esprit en vous voyant et  
« en mettant à l'épreuve votre habileté, votre intelligence et  
<i votre bon sens. Je ne trouverais pas mauvais que vous fussiez

« présent avec nous au moment où ces captifs seront interrogés. « Tout ce qui sera vieux, aveugle, impotent, ou qui invoquera quelque maladie, sera visité par vous ; vous examinerez ses membres. Nous ne réclamerons pas celui qui sera encore capable de travail, mais celui qui ne pourra plus être d'aucune utilité sera rendu à la liberté, conformément à la décision que vous aurez rendue d'après vos lumières, pour déterminer qui est sain et qui est infirme. » — Son visage s'éclaira à ce discours. « — Que Dieu vous donne une bonne récompense, s'écria-t-il. « Soyez sans inquiétude à ce sujet. Demandez seulement vous-même que je sois présent à la revue des captifs et vos espérances seront réalisées. » — Et il me quitta après avoir reçu ses honoraires,

« Le lendemain, nous allâmes visiter nos coreligionnaires les croyants. Cinq galères étaient chargées de captifs musulmans. A notre arrivée ils poussèrent une immense clameur en prononçant la profession de foi musulmane et en invoquant l'assistance divine en faveur de notre Souverain. Les musulmans qui se trouvaient à bord de la première galère descendirent à terre. Nous les saluâmes, manifestâmes notre plaisir de les voir et les informâmes que notre Souverain s'employait avec ardeur à les tirer de l'esclavage. — « Il m'a ordonné, leur dis-je, de vous dénombrer tous. « Il vous envoie un présent et demande à Dieu que ce cadeau soit pour vous une source de bénédictions. Quant à vous, mes frères, observez avec soin la pratique de la prière et restez fermement attachés à votre foi. Et soyez résignés ! La résignation a la consolation pour compagne inséparable. Sous peu, Dieu soulagera vos souffrances. Le despote a donné l'ordre de vous traiter avec ménagements ; il a envoyé des vêtements pour vous tous. Il l'a fait parce que notre Souverain (Dieu l'assiste!) vous a recommandés à lui. »

« Je me mis ensuite à prendre par écrit le nom et l'origine de chacun d'eux. Chaque vieillard qui passait devant nous donnait lieu à une contestation ; lui, prétendant que ses forces étaient éteintes et qu'il n'était plus bon à rien et les employés de la Marine protestant contre son dire. Je pus à part le préposé au commandement des captifs et lui conseillai de faire venir les médecins, en disant que nous nous conformerions à ce qu'ils décideraient et que, de la sorte, notre responsabilité serait dégagée vis-à-vis des captifs et des autres. Il fit aussitôt chercher les médecins et leur

donna lecture de la lettre du despote contenant l'ordre de libérer les vieillards, les impotents, les perclus et les aveugles. Il avait fort goûté le conseil que nous lui avions donné et s'était convaincu qu'il n'y avait pas, en Tespèce, de parti plus judicieux à adopter. Nous atteignîmes ainsi le résultat espéré (louanges en soient rendues à Dieu!) sans discussions ni chicanes, par un effet de la bénédiction divine attachée à la personne de notre Souverain.

«Lorsque le commun des capiifs entendit annoncer que tous ceux qui étaient originaires des États de S. M. Chérifienne seraient rendus à la liberté, tous se prétendirent marocains d'origine. Cela nous jeta dans un grand embarras et notre esprit en fut tellement troublé que nous aurions souhaité n'être point là. Dire qu'ils étaient de notre pays, c'était se mettre en contradiction avec les déclarations par eux précédemment faites touchant leur origine, s'ils avaient certifié être d'un autre pays que le Maroc au moment où l'on manquait de données certaines sur l'État dont ils relevaient. Et, d'autre part, les droits sacrés de l'Islam s'opposaient à ce qu'on les laissât dans l'esclavage, aucune différence ne devant être faite entre les musulmans.

« Aussi l'humble créature<sup>1</sup> dégagée de toute autre préoccupation que celle de son Crèa&iur, après avoir mûrement examiné la solution à donner à ce cas, ne put que renvoyer au lendemain la revue des captifs, j'obligeai l'officier commis à la garde des listes du despote, contenant les noms et origine des captifs, à les revoir toutes, chez lui et hors de ma présence, attendu que je lui faisais confiance à ce sujet. Il devait dresser une liste particulière de tous les esclaves mentionnés sur les listes officielles comme originaires de Salé, de Tanger ou de toute autre ville du Maroc; ceux-là seraient remis en liberté sans autre information : le cas de ceux qui se présenteraient comme sujets de Sa Majesté Chérifienne ferait l'objet d'un examen à la suite duquel, s'il était établi qu'ils étaient originaires des États de S. M., ils seraient remis en liberté, alors même qu'ils auraient précédemment déclaré être d'Alger. Quant à ceux dont l'origine ne pourrait être établie, ils seraient portés sur une liste spéciale, pour leur cas être tranché après plus ample informé. Quarante individus furent trouvés inscrits sur les contrôles susdits comme originaires des États de notre Sou-

T. C'est sa propre personne qu'E! Gbezïal désigne à l'aide de cette périphrase minorative.

verain. Ce fut uniquement à l'heureuse chance qui leur avait été prédestinée de toute éternité, qu'ils durent d'avoir fait cette déclaration au moment de leur capture, en sorte qu'ils furent inscrits sur Us contrôles avec cette origine. Ainsi ils éprouvèrent les effets de cette félicité qui émane de notre Souverain (Dieu le seconde !)- Sans cette enquête qui établissait la vérité, on n'aurait pas connu leur existence et on ne les aurait pas réclamés. Ce fut là une inspiration venue de Dieu, grâce à laquelle fut facilitée leur délivrance de la servitude. L'enquête avait primitivement un seul objet déterminé, mais la puissance divine eut cet effet merveilleux de procurer la délivrance de quelques captifs musulmans, délivrance qu'on ne se proposait ni réclamait. Ces esclaves furent aussitôt rendus à la liberté.

<t Je fis ensuite la revue de ces gens-là. Le nombre de ceux dont l'origine marocaine fut établie en notre présence se montait à vingt-et-un. Un certain nombre d'autres, qui se prétendaient également d'origine marocaine, furent gardés pour enquête à faire sur leur cas. Les chrétiens ont, en effet, l'habitude d'admettre comme véritable l'identité qu'on s'attribue, tant qu'il ne se révèle pas quelque indice de mensonge et tant que le déclarant ne commet pas quelque acte équivoque par erreur ou par omission : dans ce cas ils n'ajoutent plus foi à un seul mot.

ce Nous distribuâmes alors entre les captifs les sommées: dont les gratifiait notre Souverain. Grâce à ses recommandations, ils furent traités avec bienveillance et ménagés dans le travail. Le despote les habilla tous en exécution des ordres qu'il avait reçus de notre Souverain et donna des instructions pour qu'on les traitât avec bonté, qu'on distinguât d'une manière spéciale les étudiants en théologie (*tolba*) présents à ce moment, qu'on leur marquât de la considération et des égards en ne leur imposant aucun travail et en respectant leur dignité.

« Nous traitâmes ensuite avec le gouverneur de la Place la question des captifs libérés mais retenus jusqu'à l'acquit de la rançon que doivent payer ceux qui se trouvent dans leur situation. Le juge de la ville et des moines étaient présents à cet entretien. Ils examinèrent'eux-mêmes les documents portant acte d'affranchissement et en reconnurent la validité. Nous leur remîmes alors la rançon obligatoire. Parmi les captifs libérés, se trouvaient une femme et ses deux filles, arrachées à la servitude tandis que le père restait esclave. Cette femme vint avec ses enfants nous faire de

nombreuses visites et nous supplier au nom du seigneur des intercesseurs (*Mahomet*) d'intervenir pour le paiement de la rançon de son mari. Si ce dernier n'était pas rendu à la liberté grâce à la générosité de notre Souverain (que Dieu assiste!) il ne pouvait être question pour elle de rentrer avec les autres en terre musulmane : situation singulièrement pénible pour cette femme qui, seule, devait rester, alors que tous les autres, femmes, enfants et pères, allaient partir. Force fut donc de tirer cet homme de l'esclavage et je réunis ainsi les rejetons à la souche primitive.

« Les ordres de notre Souverain portaient également que nous devions racheter les captifs d'âge avancé et autres semblables qui se trouveraient appartenir à d'autres maîtres que le despote. Et si les sommes qu'emportait avec lui le serviteur de S. M. Chérifiennne étaient insuffisantes pour lui permettre de remplir l'objet de sa mission et de régler par surcroît toute affaire qui pourrait se présenter sur le moment, ledit serviteur était autorisé à emprunter aux marchands chrétiens les sommes nécessaires, dont ils seraient remboursés par la générosité de Sa Majesté. Cette dernière avait cependant envoyé (grâces en soient rendues à Dieu!) des fonds considérables. Mais dans son zèle à tirer les musulmans d'esclavage et à payer leurs rançons pour les faire sortir du pays des mécréants, Elle trouvait modestes les sommes emportées par son ambassadeur. Favorisés des grâces, divines, nous remplîmes les différents objets de notre mission et il resta encore entre nos mains un reliquat très important, par un effet de la bonté du Très-Haut et de la bénédiction qui accompagne notre Maître que Dieu seconde! Veuille le Très-Haut agréer l'œuvre pie accomplie par notre Souverain! Quand j'en eus fini avec la question des captifs libérés retenus pour règlement de leur rançon, je m'enquis des musulmans se trouvant à Canhagène comme captifs des particuliers afin de leur faire tenir les marques de la munificence de S. M. Chérifiennne, de telle manière que nul de ceux qui prononcent la formule : « Il n'y a de Dieu qu'Allah, Mohammed est « l'apôtre d'Allah ». ne fût excepté des bienfaits de Sa Majesté (que Dieu la seconde!). Tel était l'ordre impératif que cette dernière avait donné à son serviteur, à ce sujet. Parmi ces captifs privés, se trouvait une jeune fille pubère. Son maître, un vieillard qui fabriquait de la chaux, l'avait empêchée de venir nous voir, jusqu'à ce qu'il eue entendu dire qu'on la recherchait pour lui remettre l'aumône (*accordée par le sultan*). En se présentant à nous,

elle se mit à pleurer et à réclamer son affranchissement. Elle raconta qu'un chrétien voulait l'acheter à son maître pour l'emmener dans un pays lointain. Sa maîtresse avait dessein de lui faire embrasser sa religion. Elle s'y était refusée, mais cette femme ne cessait de la solliciter d'apostasier, sans arriver d'ailleurs à aucun résultat. Je félicitai vivement cette jeune fille de sa conduite et je me mis à lui rappeler certains articles de sa religion. Je la trouvai fortement attachée à l'Islam et animée d'une foi sincère et convaincue. « Je ne veux pas d'autre foi que celle de mon bien-aimé Mahomet », telle était la phrase qu'elle répétait le plus souvent, et elle se mettait à pleurer provoquant par ses larmes les pleurs de tous les croyants présents à cette scène. Elle se disait originaire d'une zaouia située dans la région de Tlemcen.

« J'envoyai aussitôt chercher le gouverneur de la ville et le priaï de se faire assister d'un moine pour parler au maître de cette jeune fille, afin de la racheter. Le chrétien donna une réponse favorable, sous réserve de l'avis de sa femme. Le gouverneur et le moine parlèrent alors "à celle-ci, en lui demandant d'acquiescer au consentement donné par son mari au rachat de la jeune musulmane. Elle y consentit, mais il y fallut bien des peines! Ainsi donc (grâces en soient rendues à Dieu!) nous avons atteint notre but et délivré cette jeune fille que nous réunîmes aux autres femmes, et je fournis de quoi pourvoir à sa dépense.

« Le despote avait ordonné que les captifs libérés fussent transportés sur un navire de guerre qui se trouvait à ce moment dans le port de Carthagène, désigné pour mettre à la voile au premier vent d'Est et emmener les captifs à Cadix. Au moment marqué pour notre départ, nous allumes trouver le commandant du port et nous insistâmes énergiquement auprès de lui afin qu'il montrât de la sollicitude pour les captifs et les fit transporter incontinent à Cadix, attendu que l'ambassadeur espagnol nous attendait en cette ville avec une extrême impatience et qu'il ne pouvait quitter ce port avec nous avant que les captifs y fussent arrivés. « Bien volontiers! me répondit cet officier, la chose est facile. Tout est terminé; nous n'attendons plus que le vent d'Est. Ayez donc l'esprit en repos à ce sujet. Nous avons reçu de notre souverain l'ordre d'expédier les captifs au plus vite ». — Nous lui demandâmes alors de faire en sorte que ceux qui avaient des enfants partissent en même temps que leurs coreligionnaires les croyants, même si le despote, ignorant leur existence, n'avait pas

donné d'ordres pour qu'il en fût ainsi. \* Cela ne saurait être, me « dit-il ; il y a des soldats à bord de ce navire de guerre et, il est « tout à fait impossible de faire voyager des femmes avec eux « parce qu'ils ne; sont en aucune façon gens de bien et, si les « femmes étaient embarquées avec eux, il se produirait, à tout le « moins, des disputes et des scènes scandaleuses entre eux et les « époux: de ces dames ». — J'approuvai son discours et j'admis ses excuses. Je lui demandai alors avec insistance de fréter un navire pour transporter ces gens qui voyageraient en sécurité sous la protection du pavillon de guerre. Il envoya aussitôt chercher le maître d'un navire qui se trouvait dans le port et loua son bateau moyennant un fret de 250 douros. Lorsque je lui fis tenir cet argent, il me le renvoya immédiatement en jurant sur sa fausse religion que ce fret ne serait payé que sur sa propre bourse. Je le remerciai donc et exprimai le vœu qu'il fût conduit vers la vraie foi.

« Je plaçai ces femmes et leurs maris sous l'autorité d'un chérif, homme plein d'honneur, de sens, de piété et fort au courant des choses de la mer. Après avoir inspecté l'état de leur garde-robe, je donnai des vêtements aux plus pauvres d'entre eux pour qu'ils recouvrissent leur nudité ; je remis à celui aux soins duquel ils étaient confiés de quoi subvenir à leurs besoins et je les laissai tous dans l'attente du vent favorable. »

Dans toutes les villes d'Espagne, l'envoyé marocain avait été, de son propre aveu, l'objet d'attentions aimables, mais à Canha-gène, en particulier, un commerçant notable se montra si généreux que, malgré son haineux fanatisme, El Ghezzal laisse percer un sentiment qui ressemble à de la reconnaissance :

« ...La maison dans laquelle nous logions appartenait à un marchand, homme tel que nous ne vîmes jamais son pareil pour la complaisance, la courtoisie, les bonnes façons et l'excellent naturel (nous demandons à Dieu de le conduire vers la foi musulmane!). Il nous gratifia à plusieurs reprises des marques de sa générosité dont voici un trait. Il avait laissé un sien esclave nous servir et s'occuper de nous. Depuis que nous étions dans cette maison, ce captif ne cessait de verser des larmes à se retrouver ainsi en compagnie de ses coreligionnaires les croyants. L'ardent désir de revoir sa famille avait envahi son cœur déchiré. Passant

1, Descendant de Mahomet par Fatro» et AH ben Abi Tileb.

du désespoir à l'espérance, il se mit à nous prier instamment! «t invoquant l'intercession du seigneur des créatures (*Mabomtt*)<sup>^</sup> à le délivrer de l'esclavage. Je l'entretenais de promesses, en lui faisant espérer que son rachat se ferait par l'intermédiaire de notre Souverain : « Sans peu, lui disais-je, Dieu (s'il lui plaît) apportera « un soulagement à ta peine. Nous ne perdons pas de vue un « certain nombre de captifs qui se trouvent dans ta situation %. Mais il ne prêtait pas l'oreille à nos discours et nos promesses ne rendaient pas le calme à son âme. je répugnais beaucoup à entretenir ce chrétien, jouissant d'une enviable opulence, du rachat de cet esclave. En outre la vente ne va pas sans marchandages\*, et il y aurait eu peu de délicatesse à parler de vente à un hôte qui nous avait donné précédemment des marques de sa générosité. Eusse-je-même payé le double de la rançon ordinairement donnée pour un esclave comme celui-là, qu'on n'en aurait pas moins assuré que j'avais extorqué son captif à mon hôte et ce dernier se fût-il satisfait de la moitié du prix payé pour un autre esclave, qu'il en serait résulté une perte pour lui et le mérite de son acte généreux serait resté dissimulé. Je résolus donc de ne pas l'entretenir de cette affaire.

« Mais quand ce chrétien apprit ce que j'avais dit touchant le cas de cet esclave et quand il sut que j'avais renoncé à lui en parler pour la raison que je viens d'indiquer, il m'amena le captif et me dit : « Je vous en fais présent », et il jura, sur sa religion, qu'il n'accepterait pas une seule piécette. — « Je n'en veux pas, « lui dis-je, à moins de vous désintéresser de son prix, tel que vous « le fixerez vous-même ». — « J'ai dessein, reprit-il. de me « rendre dans votre pays; vous me récompenserez là-bas en m'assistant dans toutes les affaires qui se présenteront, moi en Berbérie. » J'acceptai alors son présent et lui promis toute sorte de bien. Ce chrétien s'appelait Gonzalès.

« Le lendemain, un officier m'amena un captif très âgé, originaire de Tunis et m'en fit également présent. Cet autre chrétien se nommait San Agualjo (?). Je le remerciai en termes bienveillants et il s'en alla charmé. »

Avant son départ de Carthagène, El Ghezzal visita le port, la rade et les bateaux de guerre qui étaient mouillés. Chaque fois que le canot portant l'ambassadeur passait devant un navire, l'équipage rangé sur le bord poussait des acclamations au bruit d'une saïye d'artillerie. Une collation fut offerte à bord de l'un de



ces bateaux à l'envoyé de Sa Majesté Chérifienne. Cette visite fut suivie de celle de l'arsenal, des bassins de radoub, de la forme de carénage.

L'objet principal de la mission d'El Ghezzal était rempli. Il ne lui restait plus qu'à rejoindre à Cadix l'ambassade que le roi d'Espagne envoyait à Sidi Mohammed. Il allait traverser des pays où des hommes de sa race et de sa foi avaient laissé de leur passage des traces que leur descendant devait contempler avec émotion et pitié. A Grenade notamment, El Ghezzal, qui trouve à cette ville une grande ressemblance avec Fez, parcourut en détail l'Alhambra et releva de nombreuses inscriptions arabes en prose et en vers.

Il fut reçu à Cadix avec les honneurs accoutumés. Ses coreligionnaires s'y trouvaient déjà, venus de Carthagène. Un mois plus tard, le 20 février 1767, l'escadrille qui transportait les deux ambassadeurs et leurs suites mouillait à Tétouan. El Ghezzal touchait le sol béni de la terre natale, avec la double satisfaction d'avoir rempli sa mission selon les vœux de son souverain et de ne plus respirer l'air empoisonné des pays où règne le polythéisme trinitaire.

Marcel BODIN.

1. Elle se composait des ebébes de guerre « Gaviota » et \* Cuetvo • escortant un autre chébec et de 111; tartines qui transportaient les gens et les bagages des ambassadeurs.

Le ministre espagnol don Jorge Juan, accompagné de son secrétaire don Tomàs Bremùn, de son interprète, don Francisco Padieco et du père Giron arriva le 9 mars 1767 à Marrakech et commença aussitôt les négociations qui aboutirent à la conclusion de l'important traité du 26 mai suivant.